

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert de MUN

L'apostolat laïque

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 1-7

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'apostolat laïque

*Nous extrayons de la troisième série des " **Combats d'hier et d'aujourd'hui** " que vient de publier M. de Mun, ces belles pages sur l'apostolat laïque :*

Bossuet dit, dans son sermon sur l'*Ambition* : « Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir, et, le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire, c'est-à-dire pour le bien de ses enfants. »

- Ces paroles renferment toute l'essence de l'apostolat laïque. Bossuet les destinait aux « grands » du XVII^{me} siècle. Il n'y a plus de « grands » selon la loi civile, mais il y a encore, il y aura toujours des hommes élevés, en fait, au-dessus des autres, par la richesse qui donne le loisir, l'indépendance et les moyens d'action, par le savoir qui donne l'autorité sur les intelligences et l'influence sur les esprits, par tout enfin, comme dit Bossuet, « ce que Dieu a mis en eux de pouvoir. »

Ces hommes sont les « grands » de la société moderne, et, dans le nombre, il en est que charge une responsabilité particulière : ce sont les privilégiés de la grâce divine, pour qui, à tous ces bienfaits, s'ajoute encore celui de l'éducation chrétienne.

C'est à eux que s'adressent les paroles de Bossuet, et c'est pour eux que j'en voudrais essayer un bref commentaire.

Qu'est-ce qu'un chrétien ? Un jour, dans une église de Paris, un religieux éminent avait lu, dans la

chaire, quelques passages d'un livre, qu'il n'avait pas désigné. Après le sermon, l'un des assistants vint le trouver et lui dit : « Comment s'appelle ce livre admirable dont vous avez tiré de si belles citations ? » C'était le catéchisme.

Combien de catholiques pourraient faire la même question ! Quelles réponses complètes, décisives, ils trouveraient dans le livre de leur enfance, aux incertitudes de leur maturité !

Qu'est-ce qu'un chrétien ? demande le catéchisme. « C'est celui qui, étant baptisé, croit et professe la doctrine chrétienne. »

Professer une doctrine, ce n'est pas seulement en avouer la croyance ni même en accomplir les préceptes. C'est, dit le dictionnaire de Littré, « l'enseigner publiquement », et l'enseigner publiquement, c'est la propager, l'apprendre à ceux qui ne la connaissent pas, la soutenir contre ceux qui la combattent. Voilà l'engagement du baptême.

En tout chrétien, il y a donc, il doit y avoir un apôtre, qui peut, sans doute, dans les temps ordinaires, s'ignorer soi-même, mais qui, dans les temps extraordinaires, se révélera spontanément et surgira par un élan naturel de l'âme, si cette âme est vraiment une âme croyante. Notre temps — qui pourrait le nier ? est assurément pour la foi un temps extraordinaire

Il s'agit aujourd'hui de détruire l'idée chrétienne et, avec elle, toute croyance en un Dieu personnel, de substituer à son culte celui de la nature, à sa loi une loi purement humaine. Ce n'est plus au catholicisme, ce n'est même plus au Dieu des chrétiens,

c'est au Dieu des simples déistes que la guerre est ouvertement déclarée.

Au nom du progrès, la société moderne est ainsi rejetée deux mille ans en arrière, vers les temps où le paganisme abritait la barbarie sous les dehors d'une civilisation élégante et raffinée.

Mais la vue précise de ce débat fondamental échappe trop souvent aux regards distraits de ceux qui, pourtant, y sont les premiers intéressés, et elle leur échappe, parce qu'ils n'ont plus eux-mêmes qu'un christianisme *amoindri*, qui s'accommode sans peine d'une vie de plus en plus *réduite* et se dissout peu à peu dans une sorte de paganisme inconscient.

Aucune illusion ne saurait cependant excuser cet aveuglement. Les faits, sans qu'il soit nécessaire de les énumérer, parlent assez haut.

Si donc la question se pose ainsi, s'il s'agit d'une lutte entre l'idée religieuse et sa négation, comment les chrétiens pourraient-ils s'en désintéresser ? Entre deux conceptions, si radicalement opposées, de la vie individuelle et sociale, comment pourraient-ils s'abstenir et prétendre à une placide neutralité. ?

Le devoir civique se confond ici avec le devoir chrétien. Le débat, ouvert dans la nation, l'atteint aux sources de son existence, agite les conditions de sa durée, bouleverse son histoire traditionnelle ; il met en jeu son avenir, comme l'âme de ses fils. Le citoyen, pas plus que le chrétien, n'y peut demeurer étranger.

Dans une discorde si profonde, l'indifférence devient une trahison ; et telle est, en effet, la pesante responsabilité qui, devant l'histoire, attend ceux dont une molle insouciance étiole les énergies, en les livrant à la mortelle douceur d'une vie volontairement inutile.

Il faut donc prendre parti, et prendre parti, pour le citoyen comme pour le chrétien, ce n'est pas

seulement avoir une opinion, c'est, pour reprendre ce mot du catéchisme, la professer, et partant, la propager et la défendre.

Voilà l'apostolat laïque.

Les uns objectent le découragement qui naît des circonstances. « A quoi bon résister au courant ? nous sommes vaincus d'avance. Nous avons contre nous toutes les passions politiques, toutes les hostilités aveugles ou intéressées. Nous sommes sans influence, suspects de réaction, entachés de cléricanisme. Que pourrions-nous faire ? »

Déprimante parole qui, trop souvent, sous le prétexte d'une impuissance facilement acceptée, cache l'inertie de l'égoïsme ou de l'indifférence. C'est bien moins la crainte de l'insuccès qu'elle exprime que celle de la lutte et du sacrifice : c'est la peur de « vivre dangereusement », suivant le mot, cette fois, magnifiquement inspiré, de ce Nietzsche, dont l'influence fut, sur tant d'esprits, si funeste.

L'homme qui ne se résout pas à cette vie dangereuse, qui ne consent pas à lutter contre les tendances de son temps, qui n'accepte pas, pour son pays et pour sa foi, d'être « de la minorité », cet homme est bientôt conduit à des complicités, d'abord inconscientes, puis raisonnées, auxquelles s'accoutume peu à peu son esprit, assoupi dans un vague et stérile scepticisme.

Pour le christianisme, cette désertion est un péril plus grand que l'assaut de tous ses ennemis.

D'autres veulent laisser aux prêtres seuls la mission de l'apostolat et cachent leur indolence derrière une affectation d'indignité. « Nous ne pouvons pas nous

transformer en prédicateurs importuns ; nous n'avons ni qualité ni mission pour cet office sacerdotal, et ce serait nous mettre en opposition avec les conditions de la vie mondaine que d'usurper un rôle auquel nous ne sommes pas destinés. »

Le cardinal Pie, dans une de ses belles *Instructions synodales*, a répondu, en termes énergiques, à cette objection toujours renouvelée. Il rappelle aux chrétiens que saint Jérôme a dit : « Le baptême est le sacerdoce du laïque », et, s'emparant de cette parole, il s'en sert pour renverser la théorie qui sépare les laïques de l'Eglise, afin de les tenir eu dehors de tout l'ordre surnaturel ; puis, ayant, par les distinctions nécessaires, réservé les obligations spéciales du sacerdoce, il invoque ce texte de saint Thomas : « Il n'est pas de nécessité de salut de professer sa foi partout et toujours ; mais ce qui est de nécessité de salut, c'est de la professer à son heure et à son lieu, à savoir quand, par l'omission de cette déclaration de sa croyance, on préjudicierait à l'honneur de Dieu ou à l'utilité religieuse et morale du prochain. » L'évêque de Poitiers ajoute : « Ou le chrétien est tenu de confesser sa foi dans ces circonstances, ou il faut dire qu'il n'y est jamais tenu. »

Quand l'honneur de Dieu sera-t-il plus complètement en jeu qu'à l'heure présente, où chaque jour, son nom est outragé, renié ? Quand l'utilité religieuse et morale du prochain sera-t-elle plus évidemment en cause qu'en un temps où tout tend à la corruption des âmes par la destruction du christianisme ?

Ainsi, ni le découragement n'est une excuse ni la crainte d'un rôle usurpé n'est une raison.

Que reste-t-il ? L'incertitude des moyens ? Jamais

les œuvres ne furent plus nombreuses, jamais plus d'occasions ne s'offrirent au zèle et à l'activité. Ce n'est pas le travail qui fait défaut, ce sont les ouvriers qui manquent. L'embarras de la parole publique ? Qu'il me soit permis de demander à ceux qu'effraye l'effort oratoire s'ils ont essayé, si, non pas avec une légère témérité, mais sérieusement, avec la préparation d'un vrai travail, ils ont tenté d'exprimer la conviction de leur âme. Une longue expérience me permet d'assurer que, très souvent, ceux qui l'essayeront seront récompensés par le succès. « L'éloquence, dit Lacordaire, est le son que rend une âme passionnée. »

Cependant, j'en conviens, tout le monde n'est pas orateur. Mais l'apostolat ne se borne pas à celui de la parole ; il peut, avec une égale, quelquefois avec une plus durable efficacité, être celui de la plume. Combien, s'ils s'exerçaient à écrire pour la défense de leurs idées, seraient surpris de trouver en eux-mêmes des ressources ignorées !

Si on objecte encore qu'il faut, à l'écrivain, des aptitudes spéciales, n'est-il pas bien d'autres moyens qui s'offrent aux hommes de bonne volonté pour servir leur cause ? La pratique journalière des œuvres, le dévouement personnel dont elles donnent l'occasion, la préparation même des réunions et des conférences, l'organisation de la propagande sont d'aussi fructueuses prédications qu'un discours ou qu'un écrit. Je sais des hommes et des femmes qui, en ce genre, font humblement, patiemment, des merveilles de féconde abnégation.

Ce sont encore des apôtres et dont le mérite, pour être moins éclatant, n'est pas moindre que celui des orateurs. On peut leur appliquer, comme aux modestes chrétiens des siècles passés, cette devise inscrite au bas d'un vieux vitrail dans une petite église de

Champagne : « En 1530, gens de bien incogneus ont fait mettre cette verrière ; ne leur chaut d'y nommer les noms, mais Dieu les sçait. »

Ce qui importe, ce n'est pas la forme de l'action. c'est l'action elle-même, qui, suivant le mot de Sénèque, est « la preuve de vie. »

Notre grande faiblesse, c'est que nous ne donnons pas assez l'impression de la vie. Notre action n'apparaît pas comme la constante manifestation d'une force organisée ; surtout, elle ne révèle pas la conviction profonde de nos âmes, la confiance inébranlable en notre doctrine.

Sans doute, nous avons des œuvres, beaucoup d'œuvres, mais, partagées entre leurs objets multiples, elles n'ont entre elles ni liens étroits ni direction commune, leurs efforts isolés ne rayonnent pas, hors du terrain particulier de chacune d'elles. Les œuvres sociales éparses ne forment pas le puissant réseau qui pourrait couvrir le pays. Souvent l'organisation manque, l'effort est passager, la confiance fait défaut.

Devant cette résistance molle et intermittente, l'ennemi du christianisme s'enhardit, et son audace s'accroît de toute cette faiblesse.

Lui, cependant, ne s'abandonne pas un moment dans la victoire. Les sectaires ont l'ardeur infatigable et l'ingénieuse persistance des apôtres. L'action de la franc-maçonnerie ne s'arrête jamais, on la sent partout vivante, partout organisée, partout au service de la même doctrine. Le parti socialiste donne un exemple semblable, ses orateurs sont sur tous les chemins, ses écrits s'offrent à toutes les mains ; là, aussi, on reconnaît une doctrine en action.

La nôtre, qui porte en elle la puissance de la vérité, sera-t-elle moins vivante ? Cette question se pose devant la conscience de tous les chrétiens... ALBERT de MUN.